

LECTURES

Nouvelle série
Vol. 2 No 23
21 juillet 1956

"Chroniques de français" (1)



cause de notre contact avec l'Anglais, il existe parmi les Canadiens français, par rapport à la langue, deux catégories: les bilingues et les diglosses. Le bilingue parle les deux langues séparément: son idiome maternel, du mieux qu'il peut; la langue seconde, aussi bien qu'il peut. Le diglosse (nous ne nous reprochons pas encore d'avoir créé le mot en 1936) les emploie simultanément, aussi mal l'une que l'autre: nos Indiens auraient taxé son langage de salmigondis; les Marseillais l'appelleraient une bouillabaisse.

C'est sans doute pour accroître le nombre de nos bilingues et diminuer celui de nos diglosses que M. de Chantal a composé son livre. Il faut l'en féliciter et l'en remercier d'autant plus qu'il manifeste, dans le traitement de son difficile sujet, une compétence toute spéciale et une remarquable érudition. On n'a, pour s'en rendre compte, qu'à consulter sa riche bibliographie (il y manque pourtant le Dictionnaire de poche de l'abbé Frs Vincent) et son index analytique si copieux.

L'ouvrage comprend deux parties: une thèse, des études spécialisées. Celles-ci (ch. 4-12, 14-17) s'adressent surtout aux diglosses: elles leur apprennent à démêler, dans les divers secteurs où s'exerce notre activité, la terminologie française des vocables anglais ou américains auxquels elle correspond. Quant à la thèse, elle se résumerait paradoxalement comme il suit: Si vous voulez vous exprimer correctement, parlez... le français! C'est inviter les bilingues à éviter les anglicismes, les archaïsmes inutiles, le jargon, l'argot, même le français de Paris (notre maître Faguet y voyait le pire parler qui soit).

Si l'étude sur les canadianismes occupe deux chapitres (2-3), M. de Chantal n'a peut-être pas assez remarqué que les anglicismes en occupent deux aussi (7 et 13). De

plus, beaucoup des uns et des autres sont disséminés à travers les exposés spéciaux. En ramenant tout cela à l'unité, en ajoutant à chacun des deux groupes certains termes oubliés, on aboutirait à peu près à ceci:

Anglicismes:

Accomplissement, acter (p. 96), adjudicateur, air conditionné, anticiper, anxieux, appartenir, armoires, assaut, att., audience (p. 96), auspiceux, ballottage (p. 117), barbecue, barguigne, basé sur, bécosse (back house), bifteck (p. 160), blackbouler (p. 117), bloc, bookmobile, brassière (p. 139), bumper (p. 105), cabine (p. 37), cafétéria, cédule, chops, civique (p. 120), clérical, cocktail (p. 161), commandeur, compagnie, complimentaire (p. 95), contacter, contracter, couvrir, cyanure, débater, détailler (p. 159), discarter (p. 89), drave (p. 158), easy terms, estimé conservateur, étudiant, exhibition, filière (p. 102), flash light (p. 121), fuse (p. 126), graduation, gunman, high fidelity, interview (p. 162), junior, législature (p. 42), libelleux, litouise (light house), lousse (p. 101), magasinier (p. 54), main en main, manquer, massager, médium, mixer, mitaine (p. 115, 158), monstre (p. 200), net weight, nomination (p. 115), notifier, occasionnel, ordonner, originateur, pamphlet, panel, paparmone (p. 158), pareil, party, performance (p. 97), pipe line (p. 60), plancher, plume-fontaine (p. 97), poquer, pratiquer, privés (cours), promotion, pull over (p. 147), rallye (p. 159), ready mix, réaliser, relax, rencontrer, retracer (p. 41), rosbif (p. 161), roue, rummage, salle à diner, sauterie (p. 27), senior (p. 22), show case, slip (p. 139), sound recorder, speaker (p. 166), suspense, sweater (p. 147), tape (p. 123), tchéquer (p. 116), ticket, tiré, (p. 36), tössié, triplet, tuxédo (p. 152), vicieusement, water closet (p. 163), whisky (p. 160), etc.

Canadianismes ou archaïsmes:

Abrier, achalant, amincir (p. 55), annonceur, appareiller (p. 50), après (être), ballant, banc de neige, barbier (55), bar-

rer, bordée, bougrine (p. 150), bretter, butin (p. 135), catch (p. 54), catin, chambranler, chandail (p. 45), châsis double, chienna (p. 142), cloque (p. 145), col (p. 142), conclusions (p. 162), corps (p. 139), coupe-vent (p. 151), couverts (p. 101), croche, cru (oubli de parler cru), cyriclopes (p. 51), débarbouillette, dépaillé, doueller, endormitoire, escousse, fiable, fleur, foulard (p. 151), galoche (p. 145), godendard, hardes (p. 136), insécrables (p. 51), invictimer, jaquette (p. 138), jongler, lavage, lutter, maganer (p. 101), marchandises sèches, malamain, marier (p. 77), menuette (p. 51), oléoduc (p. 59), paire (p. 138), peigne et peignure, poudrière (p. 46), respir, ressoudre (oubli du sens rebondir), rhinoféroce (p. 51), sambon (p. 55), tabaquière (p. 179) veste (p. 148), vivoir. Nous avons mis à leur place quatre archaïsmes comiques empruntés à Aubert de Gaspé (p. 51).

Français populaire:

Bachot, bagnole, balles, ballot (p. 117), bécane, bidonner (p. 69), bizutage (p. 105), bisbille, bouffer, bouquin (p. 63), boyauter, casse-croûte (p. 63), chaussette (p. 144), copain, costaud, décan:per, écopier, esquinter, flic, gondoler (69 — oubli du sens gauter), indifférer (p. 71), individu, marre, messieurs-dames (p. 62), pépin, poil (à et au — oubli du sens aller sans selle), pote, proprio (p. 63), renforcir, rigoler (p. 63), tirebouchonner (p. 69), urger, zigouiller (p. 65).

En somme, la théorie reviendrait à ceci: Si vous voulez bien parler, proscrivez l'anglicisme, laissez aux habitants canadianismes et archaïsmes, évitez le français populaire, au total employez le français distingué. On ne saurait mieux dire.

A propos de baser sur, M. de Chantal aurait pu rappeler le mot à double sens de Royer-Collard: "Si ce terme entre au Dictionnaire de l'Académie, j'en sors" (du dictionnaire ou de l'Académie?). La charmante définition que nos marrants ont inspirée à Mgr Tessier "des mères dépareillées", aurait figuré avantageusement sous ce dernier mot. Respir est constant chez Marie de l'Incarnation, comme marchandises sèches chez notre gouverneur d'Avagour (édit de 1666). Les célèbres praedicatoriana avaient leur place p. 180 et la chanson sur M. de la Palisse évoquait la spirituelle causerie qu'en a tirée Son Exc. Jean Désy (Les sentiers de la culture).

Emile CHARTIER, p.d.

(1) CHANTAL (René de)

CHRONIQUES DE FRANÇAIS. [Ottawa] Editions de l'Université d'Ottawa, 1956. 272p. 21cm. \$2.50 (par la poste \$2.65)

TB

LITTÉRATURE CANADIENNE

Biographie [192]

NADEAU (Eugène), o.m.i.

MARTYRE DU SILENCE. Mère Marie-Anne, fondatrice des Soeurs de Sainte-Anne (1809-1890). Préface du chanoine Lionel Groulx. Lachine, Editions Sainte-Anne, [1956]. 428p. photos (h.-t.) 20cm. \$2.50 (par la poste \$2.65)

TB

C'était une oeuvre difficile et délicate pour l'A. de préparer la première biographie intégrale de Mère Marie-Anne, fondatrice des Soeurs de Sainte-Anne. En effet, presque toute la vie religieuse de cette femme extraordinaire fut comme enveloppée dans un linceul tissé d'injustices, au point que l'A. a pu affirmer qu'elle "...était partie de ce monde trente-six ans avant sa mort" (p. 380). Vraisemblablement, l'hagiographie chrétienne présente peu de cas où les injustices aient si durement et si longuement broyé une âme, surtout si l'on considère que ces injustices venaient précisément de ceux qui, par leurs fonctions cléricales ou religieuses, auraient dû éviter de tels écarts. Sans contredit, on peut appliquer à Mère Marie-Anne ces paroles du psalmiste: "Ce n'est pas un ennemi qui m'outrage: je le supporterai; ni un adversaire haineux qui me traite insolument: je me cacherai de lui. Mais toi, je te considérais comme un autre moi-même, mon confident et mon familier. Nous entretenions ensemble une douce intimité, nous allions avec la foule à la maison de Dieu" (Ps. 55, 13-15).

Si les intentions échappent à l'histoire, et davantage à la charité, il convient néanmoins dans l'occurrence de juger les actes eux-mêmes; à ce sujet, il faut savoir gré à l'A. d'être resté dans les cadres de la stricte objectivité et "d'avoir respecté scrupuleusement les exigences de l'Histoire" (p. 8), comme l'affirme justement le chanoine Lionel Groulx dans sa préface. Or, les faits ont obligé le biographe à osciller entre deux pôles: "...dénoncer l'oppression, [...] admirer l'extraordinaire vertu de l'opprimée" (p. 346). Tout au long de son livre, l'A. démontre péremptoirement que l'oppression n'a qu'une source fon-

damentale: "Qu'on nous permette d'exprimer franchement notre pensée. Mère Marie-Anne n'eut jamais, selon nous, qu'une seule grande et véritable épreuve dans sa vie de fondatrice: la rencontre d'un abbé Adolphe Maréchal" (p. 335).

Ce régime d'oppression peut se résumer dans ces lignes: "A la pénurie de directives sacerdotales, succède subitement une sorte de dictature issue de l'autel et embrasant toute la vie communautaire. Monsieur Maréchal vient de trouver un ministère à la taille de son dévorant zèle de prêtre. [...] Il veut le bien avec démesure, oubliant qu'une communauté a ses usages, son règlement, sa législation canonique, son autonomie administrative enfin, et qu'un chapelain n'est qu'un chapelain et non un supérieur général. De là le conflit inévitable entre Monsieur Maréchal et Mère Marie-Anne" (p. 160-161).

L'A. signale, avec les pièces justificatives à l'appui, de nombreux cas d'ingérence indue dans les affaires propres de la communauté, de multiples manifestations d'un esprit naturellement dominateur. Ainsi, l'aumônier fait changer le prix de la pension des élèves (p. 162), il loue une maison au nom de la communauté pour y loger les quarts de pension (p. 165), il assiste aux assemblées ordinaires du Conseil de la communauté (p. 219), etc. Il tentera même de convaincre son évêque que Mère Marie-Anne devrait être relevée de ses vœux et quitter la communauté (p. 174 et 206). Ce sont autant de choses qu'on ne peut mettre au compte de la Providence qu'à titre de volonté permissive, car Dieu permet l'erreur, l'injustice, le péché chez ceux qui s'en rendent coupables, mais il ne les veut pas.

Incidentement, il sera utile de préciser que même si Mère Marie-Anne a fait quelques rares faux pas dans ce conflit, ils sont bien bénins si on les compare à ceux de l'aumônier. De plus, il était parfaitement loisible à la fondatrice de distinguer "entre l'institution et la personne, entre la personne et le devoir" et de discerner les fautes ou les défauts de ce personnage ecclésiastique dans son caractère et dans son ministère, pour utiliser ici une pensée exprimée par S. S. Pie XII (28 oct. 1955). On ne doit pas confondre, en effet, le don divin de la grâce d'état et sa réception humaine, car s'il y a entre les deux

corrélations nécessaires, il y a rarement équation, tout comme il existe un décalage presque inévitable entre l'ex opere operato et l'ex opere operantis sacramentels: "L'application des principes et des idéals à la réalité pâtit toujours et partout des faiblesses humaines", disait encore S. S. Pie XII (9 mars 1956). En effet, personne dans l'Église, clerc ou laïc, n'a hérité du privilège qui faisait dire hardiment à Jésus: "Qui d'entre vous peut me convaincre de péché?" (Jn 8, 46)

On ne peut donc reprocher à Mère Marie-Anne d'avoir été parfois "saintement opiniâtre, parce que consciente de sa mission et de ses devoirs" (p. 161), devant l'envahissement indu de l'aumônier dans les affaires propres de la communauté. Par la pratique graduelle des vertus, un saint ne devient pas un être amorphe, aveugle et insensible; et s'il sait pratiquer la douceur et même renoncer à ses droits en certaines circonstances, il sait aussi exercer la vertu de force lorsque l'exigent la gloire de Dieu, le bien réel du prochain, la vérité.

Quant à cette "phase d'insécurité et d'inquiétudes morales" que la jeune Esther Blondin a traversée entre l'âge de 9 à 15 ans, un prêtre psychiatre a cru pouvoir l'attribuer à un "malaise psychologique, probablement dû à une insuffisance d'informations sur les faits physiologiques de la vie... à un certain rigorisme moral et à des pratiques ascétiques trop rudes pour son âge" (p. 22). Ces explications naturelles correspondent probablement à la réalité, mais elles paraissent insuffisantes. Peu de détails sont fournis dans la biographie à ce sujet; il semble néanmoins que, chez cette âme prédestinée, on soit autorisé à voir la cause profonde de l'énigme dans la nuit passive des sens. Il semble très difficile d'expliquer les longues prières de cette enfant (p. 22), ses "pénitences afflictives" (p. 22), le discernement des "folies de ce monde" (p. 21), autrement que par l'influence des dons du Saint-Esprit, notamment ceux d'intelligence, de force, de crainte et de science qui agissent surtout alors. Sans doute, l'enfant fut victime d'un certain déséquilibre ascétique, mais il faut en attribuer la cause à l'absence d'une direction adéquate.

En conclusion, disons que cette biographie est excellente à tous égards; cependant le récit des nombreux traitements injustes que Mère Marie-Anne a endurés pourra surprendre maints lecteurs. Peut-être les considérations précédentes aideront-elles à lire ce livre dans sa véritable perspective?

Ovila MELANÇON

LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE

Religion [2]

BLANCHET (André), s.j.

LE PRÊTRE DANS LE ROMAN D'AUJOURD'HUI. [Bruges] Desclée de Brouwer [1955]. 106p. 18.5cm. (Coll. *Présence chrétienne*). Relié: \$1.55 (par la poste \$1.70)

TB

Que les romanciers, les dramaturges et les cinéastes nous aient produit en ces dernières années tant de types de prêtres, cela démontre nettement une sorte de dédoublement psychologique chez nos écrivains contemporains en même temps qu'une secrète faim de Dieu. Que d'avatars le prêtre n'a-t-il pas subi depuis que la littérature française existe! Au XVII^e siècle, on nous le représente en camadulte ou en bénédictin érudit; au XVIII^e siècle, c'est l'habitué des salons intellectuels; au lendemain de la Révolution, c'est le revenant privilégié; au XIX^e siècle, sous les patronages de Balzac et de Flaubert, il devient un personnage de la Comédie humaine voué aux expériences psychologiques, mais qu'on préférerait confiner dans la sacristie. Mais c'est depuis le XX^e siècle, et précisément depuis une vingtaine d'années que le prêtre littéraire a pris une vogue particulière plus forte que jamais auparavant. Et le P. Blanchet nous fait connaître les principaux représentants de ce type littéraire mis en vogue. Camus présente le prêtre dans son mystère latent: "... Pour la première fois, note l'Auteur, la vocation sacerdotale est sommée d'éclairer la vocation humaine". Mais c'est Bernanos qui peint le prêtre dans son aspect essentiel en lui donnant une vue surnaturelle du monde, en faisant de lui un exorciste chargé d'établir et d'agrandir le Royaume de Dieu parmi les hommes. Ce type de prêtre, tel que nous le voyons dans le *Journal d'un Curé de campagne*, même s'il ne nous paraît pas vigoureux et triomphant comme nous le montrait toute une littérature de douces mièvreries, reste un type de prêtre qui représente une entité nettement spirituelle insérée dans notre monde charnel. Et depuis il s'est imposé à quantité d'autres types, plus ou moins semblablement et souvent bien loin de l'orthodoxie. Ainsi on nous a produit des prêtres existentialistes, des prêtres immoralistes, des prêtres incroyants mé-

me. En un mot, des prêtres parfaitement décléricalisés. Le P. Blanchet passe au crible chacun de ces avatars et rectifie vigoureusement le portrait du prêtre, celui de l'Église et qu'on voit si bien décrit dans la célèbre lettre du cardinal Suhard, le prêtre idéal indépendant des goûts passagers et de la fantaisie romanesque. Roger Pons a commenté dans le même sens la présence du prêtre dans le monde de la littérature (1). Cette dernière étude et celle du P. Blanchet nous permettront de nous former une optique correcte sur la valeur de ces types de prêtres que les écrivains ou les gens de la scène et de l'écran nous ont montrés et des autres qu'ils soumettront à notre appréciation.

Roland-M. CHARLAND

(1) **L'HOMME DE DIEU.** Revue l'Anneau d'or [P.F.], no 62-63: *Le prêtre héros de roman* (de Balzac à Bernanos), p. 234.

CLEMENT (Marcel)

LA JOIE D'AIMER. Paris, Nouvelles éditions latines [1955]. 188p. 18cm. \$1.25 (par la poste \$1.35)

TB

Marcel Clément a laissé bien des admirateurs et des amis au Canada. Il s'est fait apprécier surtout comme sociologue et conférencier. Un de ses bouquins, "Esquisses pour l'homme", publié aux Éditions Marquis en 1946, a reçu un accueil très chaleureux lors de sa parution. Son dernier ouvrage, *La Joie d'aimer*, ravivra la sympathie des lecteurs canadiens pour cet écrivain de France. Ceux qui ont connu Marcel Clément reconnaîtront le causeur agréable, compréhensif et nuancé. Ils apprécieront la justesse de ses opinions, exposées sans prétention, dans un style dont le ton rappelle l'entretien amical et familial, qui toujours éveille la confiance et la compréhension. On est surpris de rencontrer chez un auteur relativement jeune autant de maturité. Habituellement on atteint cette maturité d'esprit à un âge plus avancé, lorsque l'expérience a corrigé une optique encore mal assurée sur bien des problèmes.

La Joie d'aimer pourrait aussi s'intituler "Code du bonheur conjugal". Bonheur conjugal préparé par des fréquentations sérieuses, qui assurent un choix judicieux du "père ou de la mère de ses enfants". L'auteur rappelle que le cœur et l'imagination doivent être soumis à la raison. Il conseille de multiplier les rencontres avec dif-

férentes personnes avant d'arrêter son choix sur l'une en particulier.

Et l'on ne se marie pas "parce que l'on s'aime", "pour être heureux". L'auteur a le cran d'affirmer — en notre siècle d'égoïsme — que l'on se marie pour transmettre la vie, pour peupler d'élus le Ciel du Bon Dieu. A la jeune fille moderne, à l'"intellectuelle" qui se croit outragée par de tels propos, il a cette réponse toute simple mais combien persuasive: "Mais enfin, qu'est-ce qui est le plus beau, le plus émouvant, le plus important? Un peintre qui fait un tableau, un charpentier qui fait un berceau ou une mère qui donne sa chair et son sang à un enfant, miracle d'une vie nouvelle, d'une âme unique?" Et ces mots inspirés de l'Évangile: "Laissez venir à moi les petits enfants, laissez-les naître, laissez-les me connaître... apprenez-leur à m'aimer." La femme d'ailleurs est tout orientée vers la maternité; elle y trouve son complément et son bonheur véritable.

L'auteur a un chapitre fort intéressant sur la psychologie du couple. Même après plusieurs années de mariage, on y puisera de précieuses leçons. On se fera moins exigeant, plus compréhensif. Le quotidien rend insensiblement égoïste. Il est bon de se rappeler que, chez la femme, l'intuition et la sensibilité précèdent la raison.

Enfin l'auteur traite de la joie de se compléter, de s'aimer et d'aimer ensemble. Il insiste longuement sur le fait que les époux, de par leur nature et leur tempérament, ne sont pas égaux, mais complémentaires. Et les arguments des féministes de tous les credo ne pourront jamais faire qu'il en soit autrement, car on ne changera ni la nature, ni la constitution de l'homme et de la femme. Quelle source de joies d'ailleurs que ce complément mutuel que l'on trouve chez son conjoint.

Il y aurait beaucoup à dire encore sur cet ouvrage. On aimerait commenter ces pages où l'auteur cite en modèle au père chrétien le père de l'Enfant prodigue. Elles contiennent des trouvailles "géniales". L'auteur puise d'ailleurs volontiers dans le Nouveau Testament. Ses citations sont toujours très heureuses. Elles révèlent une fréquentation assidue des Saintes Écritures.

On ne saurait trop recommander la lecture de ce volume, non seulement aux fiancés, mais aussi aux époux qui comptent déjà plusieurs années de vie conjugale. Il leur permettra de faire le point; il leur expliquera certaines désillusions et leur aidera à réaliser en profondeur "ce contact de deux âmes... étape où cesse la solitude de chacune d'elles et au-delà de laquelle se dessine la béatitude de l'unité".

Clément SAINT-GERMAIN

LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE

BARDET (Gaston)

POUR TOUTE ÂME VIVANT EN CE MONDE. Tome I. Il n'y a qu'un chemin. Paris, Libr. d'Art ancien et moderne. XIX-246p. 21.5cm. \$3.10 (par la poste \$3.35)

POUR TOUTE ÂME VIVANT EN CE MONDE. Tome II. Je dors, mais mon cœur veille... Paris, Libr. d'Art ancien et moderne. 435p. 21.5cm. \$4.90 (par la poste \$5.15).

B

Une étude de vie mystique systématiquement poursuivie par un technicien laïque. Un livre dont on peut dire vraiment qu'il est "formidable", i.e. redoutable. Non pas qu'il découvre des secrets nouveaux! Au contraire, il se rattache le plus étroitement possible à la très longue tradition chrétienne, remontant jusqu'à la période des Pères du désert et plus loin encore en rejoignant Elie, le prophète de feu consumé dans l'Amour. Mais cette filiation en regard de la Tradition s'allie à une vigueur de présentation qui rend l'ouvrage incisif, à une abondance de documentation qui en garantit le sérieux, à une optique moderne qui l'impose à notre génération.

Un tel ouvrage ne peut être présenté adéquatement et critiqué dans les quelques lignes dont nous disposons ici; il y faudrait une étude approfondie et nuancée qui seule pourrait rendre justice à l'auteur. Cette mise au point étant faite, essayons de situer l'oeuvre.

On peut dire que cet ouvrage a comme premier mérite d'avoir été rédigé par un laïc, homme d'action qui se nourrit lui-même de contemplation et dont la pensée extraordinairement lucide est ici transmise non pas seulement aux moines, ni même à eux d'abord, mais à tout le peuple de Dieu. Un ouvrage de mystique destiné aux hommes du XXe s. et préparé à leur mesure. Inutile d'ajouter que ce livre est une réponse à un besoin senti d'une manière toujours plus urgente.

Le tome premier s'intitule: **Il n'y a qu'un chemin.** Le titre, plus que suggestif, résume tout à fait la position de l'auteur. Pour lui, il faut

détruire le "tabou mystique" qui a conduit à considérer la voie mystique comme étant extraordinaire, réservée à une minorité infime, d'ailleurs toujours soupçonnée de déséquilibre mental et affectif.

"Il faut partir de ce qui est. Tous ne sont pas appelés immédiatement et dès leur jeunesse à la confinement et au célibat, mais tous sont appelés à la vie parfaite. C'est donc actuellement le plus grand nombre qui est, non point rejeté, mais pas encore intégré dans ce grand courant de vie de perfection..." (p. 18)

Dans le but, donc, de conduire "toute âme vivant en ce monde" à l'union de volonté par la prière et l'abandon, l'auteur, en ce premier tome, monnaiera la doctrine des grands mystiques. Il ramasse en une vue puissante, analytique et synthétique à la fois, les données expérimentales livrées à notre connaissance par les écrits des Pères du désert, ces contemplatifs de la première heure, et par ceux de saint Jean de la Croix, de sainte Thérèse d'Avila et de Thérèse de l'Enfant-Jésus. En huit chapitres aussi denses les uns que les autres, il cumule les lignes essentielles de la vie mystique et reproduit son tracé normal en une âme de bonne volonté. Il établit déjà, en ce premier tome, que si l'expérience mystique est au-delà de l'expérience psychologique ordinaire, si elle transcende la psyché pour se dérouler dans le pneuma, à la fine pointe de l'âme, elle s'inscrit pourtant dans l'orientation fondamentale de l'âme humaine qu'elle entraîne en un sommet qui est un dépassement.

Quand il réclame, comme aboutissant de la vie de la grâce, une éclosion si abondante des dons de l'Esprit que l'union mystique couronnera toute une vie chrétienne normalement conduite, l'auteur manie une argumentation qui n'est pas sans force. Ses positions théologiques sont solidement étayées et sa dialectique est très vigoureuse. Trop peut-être parfois, ce qui l'empêche d'établir certaines nuances qui auraient éclairé sa pensée. Ainsi croyons-nous, sans vouloir rapporter ici la longue controverse qui s'est déroulée à propos de vie mystique, et même en ne retenant que la position de M. Bardet qui prône un "chemin unique", n'aurait-il pas été à propos de rappeler que si d'une part tout homme est appelé à l'union transformante, cet appel toutefois peut être soit prochain, soit éloigné. Du point de

vue attitude pratique, tant de la part du dirigé que de la part du directeur, cela entraîne des conséquences d'importance.

Et puisque nous sommes au chapitre des réserves, disons ici que l'auteur prend avec les textes d'Écriture, une certaine liberté d'interprétation. Certes, il lui est permis comme à tout chrétien de retrouver un "sens anagogique" au texte sacré, mais une telle interprétation est toujours un argument assez précaire quand il s'insère dans un développement doctrinal.

Ajoutons également, qu'on ne peut s'empêcher de réagir devant certaine formulation de l'auteur qui établit un genre de comptabilité de la ferveur en étudiant le "micro-rhythme électrique que la vie de la grâce est sensée entretenir chez les fidèles à l'oratio pusilli" (v.g. p. 36 ss).

Mais ce ne sont là que fétus de paille dans une oeuvre de grande richesse, car ce premier tome est d'une très belle venue et son plus grand mérite — outre celui de la justesse dans la doctrine — est peut-être de poser en termes absolus le problème crucial de la tendance vers la perfection.

Le tome second — **Je dors mais mon cœur veille** — beaucoup plus volumineux est également beaucoup plus technique. L'auteur y établit en quelque sorte une étude comparative entre l'évolution psycho-physiologique qu'entraîne une vie mystique intense, et celle que produit la pratique mythique ou mystérieuse du Yoga sous ses différentes formes.

Une documentation surabondante et assez critique, une grande probité intellectuelle, une connaissance vraiment approfondie du yogisme, un recours constant à l'expérience comparée, font de ces pages un traité de toute première valeur.

M. Bardet dégage très bien la différence essentielle qui existe entre mysticisme chrétien et yogisme oriental. Il souligne leur irréductibilité en se situant sur le plan de la finalité de l'une et l'autre méthode: le yogisme était une technique d'inversion (p. 156) aboutit en réalité à la mort mystique puisqu'il rend les âmes "auto-propriétaires", i.e. qu'il aboutit à une exacerbation de l'égoïsme issue d'un sur-culte du moi, tandis que le mysticisme aboutit à la vie mystique — qui est Charité, et s'oppose diamétralement à l'égoïsme — en projetant l'âme (entraînant avec elle le corps comme dans la Résurrection) en Dieu.

L'auteur s'attaque également à la psychanalyse en un long chapitre où il établit une forte réfutation de la thèse freudienne. Notons toutefois que son jugement semble ici encore manquer d'une certaine nuance; pour condamner Freud, on n'en détruit pas nécessairement la psychanalyse, et sans tomber dans un éclectisme pernicieux on peut prendre de Freud sa méthode scientifique sans recevoir ses options philosophiques. La chose est peut-être difficile mais elle est réalisable, et quand le Saint-Père condamne la méthode pan-sexuelle de psychanalyse, il ne condamne pas la psychanalyse elle-même (p. 236). "Qui nimis probat, nihil probat" pourrait-on dire.

Concluons que cet ouvrage de G. Bardet, sans être parfait, est cependant une maîtresse pièce, et qu'il s'impose à l'attention de tous: laïcs, certes, à qui surtout il est destiné, mais aussi prêtres et médecins. En définitive, c'est peut-être à ceux-ci surtout que secrètement le destinait l'auteur. Nul de ceux qui portent la responsabilité de l'évolution spirituelle des hommes, à notre époque, ne peut omettre de parcourir cette oeuvre magistrale. Elle pose d'une manière violente mais intelligente des problèmes aigus de responsabilité... Il en faut prendre son parti...

A cause de la portée très profonde d'un tel exposé, on aura soin de ne pas le distribuer indistinctement; seul des gens suffisamment avertis ou dirigés peuvent l'absorber sans risque de lui infliger des gauchissements.

Paul-E. CHARBONNEAU

Littérature [8]

MARTIN (Marietta)

HISTOIRES DU PARADIS. Préface de Jean Cassou. Paris, La Colombe [1954]. 266p. 18.5cm. \$2.25 (par la poste \$2.40)

B

L'on sait que Marietta Martin mourut héroïquement en prison durant la Résistance française. Cette jeune femme poète n'a laissé que quelques ouvrages marqués d'un talent poétique d'une essence rare. Mathématicienne, musicienne,

sportive même, que serait-elle devenue si le temps lui avait été donné? André Rousseaux ne craint pas de la placer dans le cortège des grands poètes mystiques du XXe siècle. Sans les avoir profondément creusés, M. Martin a touché aux problèmes fondamentaux de l'homme, à l'instar de Pascal et Bergson, ses maîtres. Problèmes du mal, de la souffrance, de la mort, comme ceux de l'enfance, de l'amour et de la Rédemption. Faut-il remarquer que cette pensée ne restera connue que d'un petit nombre de connaisseurs délicats, d'autant plus qu'elle est présentée à travers une poésie infiniment subtile. "Je lui parle par toi, Rilke, dit Dieu... par des phrases tronquées, chiffre, langage dur, ma voix telle quelle". Une poésie qui souvent contient des éléments inexplicables, un hermétisme de la pensée que la syntaxe et le style occultent trop largement. On a contesté le spiritualisme de M. Martin en relevant certaines erreurs platoniciennes comme la préexistence des âmes, la restauration de toute la création dans l'état d'avant le péché; mais devons-nous croire qu'il s'agit plutôt de fiction poétique que de thèse. De toute façon, ce spiritualisme est d'emblée supérieur à celui de Rilke, dont l'influence a certainement marqué le talent de cette femme poète. Rien donc ici de nettement panthéistique, mais respect de toutes les vérités essentiellement chrétiennes.

Roland-M. CHARLAND

Histoire [9]

GHEORGHIU (C.V.)

LE PEUPLE DES IMMORTELS. Traduit du roumain par Livia Lamouré. Avec 1 carte dans le texte. Paris, Plon [1955]. 285p. 18.5cm. \$2.25 (par la poste \$2.40)

B

Gheorghiu s'est imposé à l'attention universelle surtout par ce grand et terrible roman qu'est *La vingt-cinquième heure*. Ce nouvel écrit qu'il nous offre ne dément pas sa réputation. Toutefois, il ne se situe pas dans le genre roman; au prime abord on pourrait penser qu'il s'agit d'histoire, mais l'auteur se défend de faire oeuvre d'historien. On sent d'ailleurs à travers tout le récit qu'il s'élève, au-delà

des données historiques ou légendaires qu'il rapporte, à un niveau nettement supérieur.

Roumain exilé, Gheorghiu retrace ici l'histoire primitive de son peuple qu'il reconstruit autour de lui pour vivre de sa pensée. En nous narrant la longue épopée de la nation Dace enracinée dans les Carpathes, l'auteur — qu'on sent à chaque page partagé entre la nostalgie et l'admiration — nous livre un puissant message. Car "bien des siècles avant le Christianisme, les Daces étaient un peuple d'immortels. Leur Histoire est l'histoire de leur croyance dans l'immortalité de l'homme." (p. 99) Dès lors se trouve posé comme thème central de l'oeuvre le problème spirituel: unité substantielle de l'homme, immortalité, éternité, rédemption, liberté, primauté de la personne. Ces Daces, buveurs et libertins, eurent à lutter tout au long de leur existence comme nation, contre les Scythes d'abord, puis contre les Macédoniens et contre les Celtes, enfin interminablement contre les Romains. C'est ce déroulement douloureux, cette perpétuelle défense contre les "destructeurs de nations" que l'auteur nous raconte, non point pour le plaisir d'évoquer les hauts faits des guerriers, mais à cause du sens supérieur de cette lutte. Car "en luttant le Dace ne cherchait pas à gagner son pain ou à défendre sa vie. Il ne luttait pas davantage pour les conquêtes ou les richesses comme font presque tous les hommes. Si les Daces luttèrent pendant toute leur existence terrestre c'était pour ne pas perdre l'éternité. Leur but sur terre était l'éternité." (p. 7) Et l'auteur confesse qu'une telle biographie relève moins de l'histoire que de la théologie et de la philosophie, de la morale et de la métaphysique (p. 152).

Un livre magnifique, qu'on devore d'une bouchée, et qui garde sous un revêtement de passé une extraordinaire actualité. De lui, on ne saurait dire s'il est une évocation historique, un chant légendaire, une thèse spiritualiste ou une satire. En fait, il est un peu tout cela à la fois; sans doute est-ce là ce qui le rend si captivant. Le peuple des immortels est sûrement l'une des grandes oeuvres de Gheorghiu qui, en glorifiant sa patrie, pose crûment devant nous le problème crucial de l'homme et de Dieu.

Paul-E. CHARBONNEAU

CHASTENET (Jacques)

WINSTON CHURCHILL et l'Angleterre du XXe siècle. Paris, Arthème Fayard [1956]. 583p. 18.5cm. (Coll. Les grandes études historiques). \$4.50 (par la poste \$4.65)

TB-S

Le grand écrivain français Jacques Chastenet, de l'Institut, nous avait livré: *William Pitt, Wellington, le Siècle de Victoria*. C'est donc un auteur français familier avec la vie des Iles Britanniques, surtout depuis la période de William Pitt. D'étape en étape, il en est arrivé à Winston Churchill.

Chacun est libre évidemment, selon l'angle sous lequel il se place, d'aimer ou non celui qui est devenu Sir Winston Churchill. L'Auteur le présente comme un animal de combat, un patriote britannique, un aristocrate avec quelques velléités d'artiste. Cette biographie de Churchill ne peut pas s'écrire sans que, concurremment, l'auteur brosse la fresque de la vie politique anglaise depuis le début du vingtième siècle.

Au début du vingtième siècle, c'est-à-dire en 1900, l'Angleterre est encore la puissance dominante du monde.

Les Etats-Unis et l'Allemagne laissent pressentir la venue de nouveaux géants. L'Angleterre conclut alors un traité d'alliance avec le Japon et avec la France; c'est le pacte de l'Entente cordiale.

C'est l'époque où Churchill, fils de grande famille, entre en scène. Il participera plus ou moins à la guerre de l'Afrique-Sud. Il se fera connaître par des reportages publiés dans les journaux de Londres où, bien entendu, il se mettra en vedette avec une certaine ostentation.

La reine Victoria vient de mourir. Albert-Edouard, prince de Galles, a pris la couronne sous le nom d'Edouard VII. L'auteur écrit que la guerre d'Afrique-Sud est déclarée sous un mauvais prétexte, qu'elle est mal engagée, qu'elle a débuté par d'humiliants revers et ce, malgré l'imposante supériorité numérique des forces de Sa Majesté. Puis, après une longue résistance, c'est l'annexion du Transvaal et de l'Orange à la Couronne anglaise.

Lloyd George, le Gallois qui deviendra premier ministre, se fait remarquer par son franc parler. Un jeune député demande la parole. Il n'a que vingt-cinq ans et c'est Churchill. Il a déjà écrit des livres sur ses aventures belliqueuses. C'est le petit-fils d'un duc, le fils d'un ancien chancelier de l'Echiquier. Churchill veut que tout soit mis en oeuvre pour pulvériser les Boers.

Le succès de Winston Churchill, conservateur, tory, impérialiste, a-

ristocrate, est d'autant plus étonnant que le milieu populaire s'agite. Non seulement le parti travailliste naît, mais il grandit au détriment de l'école libérale. Ce parti tout d'abord extrémiste finira par s'emparer du pouvoir. Il procédera à des socialisations et étatisations massives. L'étonnant chez l'Anglais, et Churchill l'est, bien que sa mère soit Américaine, c'est qu'il s'incline devant le précédent posé, devant l'inéluctable. Et Churchill, lors de sa dernière reprise du pouvoir, ne détruira pas toute l'oeuvre législative du parti travailliste. Il arrêtera tout simplement l'étatisation de l'industrie du fer.

Par sa formation, son éducation, son sang, Churchill était à sa place dans les rangs du parti conservateur et cependant, il oeuvra longtemps dans le parti libéral. A vrai dire, il ne fut jamais un homme de parti. Il fut opportuniste, soucieux de l'intérêt de son pays.

Durant la première guerre, il devint chancelier de l'Echiquier. Il prendra des décisions, donnera des ordres, souvent par-dessus la tête des autorités de la marine et de l'armée. Quelques-unes de ses initiatives d'enfant frondeur lui causèrent préjudice, d'autres, par contre, firent sa popularité. C'est essentiellement un franc-tireur. Il cesse d'être franc-tireur quand il est premier ministre.

Après la guerre de 1914, les travaillistes prirent le pouvoir, mais ils étaient relativement faibles. Puis, c'est la paix difficile, comme l'écrit Chastenet. La livre sterling s'effondre. On tentera des efforts inouïs pour la maintenir, mais il faudra céder, et la vieille structure financière de la Grande-Bretagne ne s'effondre pas, mais fléchit. Réaliste, Churchill voudra, immédiatement après la guerre, une politique de main tendue avec l'Allemagne, car dès lors, il craindra la Russie et son idéologie.

A cette paix difficile, Churchill s'emploiera. Expulsé de la Chambre des Communes en octobre 1922, il n'y reviendra qu'en octobre 1924. Ce repos lui fut salutaire et c'est pendant cet inter-règne qu'il écrivit: *la Crise mondiale*, ouvrage en cinq volumes. Le *Times* écrira: "Excellente source historique, ce n'est pas de l'histoire". Et un autre ajoutera: "Winston Churchill a écrit un énorme ouvrage sur lui-même et il l'a intitulé: *la Crise mondiale*".

Edouard VIII accéda au pouvoir. Il abdiqua à la suite de son mariage avec une divorcée. Son frère est sacré sous le nom de George VI. Baldwin qui dirige le groupement conservateur, navigue avec beaucoup de doigté en face de concurrents conservateurs, ambitieux, et en regard d'un travaillisme en ascension.

Pendant ce temps, l'Angleterre moyenne se transforme. Les masses populaires constatent que le ni-

veau de vie s'élève, mais la bourgeoisie est écrasée sous les impôts. Nous sommes en 1936. Hitler apparaît et Churchill est seul à prêcher l'action. Il s'adresse à la Société des Nations en laquelle il croit peu ou pas, mais il l'utilise comme tremplin.

Puis, c'est l'aventure Chamberlain et finalement le retour de Churchill qui ne croit plus dans le désir de paix de l'Allemagne. Il tente de se rapprocher de la France, multiplie les contacts avec les Etats-Unis. La guerre éclate et Churchill devient le porte-parole de toute la nation. Il se mêle de tout, généralement à bon escient. Parfois son rôle est celui d'un brouillon, mais plus souvent il galvanise les volontés.

Immédiatement après la guerre, après un régime quasi dictatorial sous couvert de démocratie parlementaire, le gouvernement va au peuple. Malgré les immenses services rendus à la nation, Winston Churchill est battu par le gouvernement travailliste. Quelques années plus tard, le gouvernement travailliste sera défait de justesse et Churchill reprendra la direction de l'Empire britannique. C'est alors un grand vieillard. Il se prépare à abandonner les rênes à Sir Anthony Eden.

Aujourd'hui, il jouit encore d'une bonne santé relative, il écrit et il peint. L'histoire inscrira-t-elle son nom dans la galerie des Pitt, des Gladstone, des Disraéli? Probablement. Il est certain que ce type d'homme politique représente une époque révolue. D'aucuns ont admiré ce mélange d'audace, de courage, de travail, de cynisme et de patriotisme sincèrement britannique. Il est certain qu'il a été, à certaines heures, l'écho des aspirations du peuple britannique, de tout ce qu'il y a de saxonisant dans le monde.

L'histoire nous apprendra, à mesure que les pages s'écriront et se liront, que Churchill n'a pas toujours eu le respect de ses associés: Français, Italiens, Polonais ou autres. On l'a bien vu dans l'affaire de Louis Rougier, où il s'est employé à utiliser la carte Pétain, sans rejeter la carte de Gaulle. Au travers de beaucoup de grandeur, de noblesse, il y a donc des ombres qui empêchent de présenter Churchill comme modèle irréprochable à la jeunesse.

L'Histoire retiendra de lui sa fermeté, son inébranlable foi dans les destinées de l'Empire britannique, sa confiance aussi dans le potentiel de son peuple, insoucieux de logique, mais constamment amoureux de gloire.

Un grand ouvrage de Jacques Chastenet comme tous ceux qu'il a précédemment écrits et un ouvrage qui n'est ni une apologie sans réserves, ni une critique malveillante.

Rodolphe LAPLANTE

VALLENTIN (Antonina)

HENRI HEINE, Paris, Albin Michel [1956]. 302p. 21cm.

D

La réponse d'Oscar Wilde, arrivant aux Etats-Unis, est demeurée célèbre. Comme le douanier lui demandait s'il avait quelque chose à déclarer: "Rien, excepté... mon génie!" Placé dans les mêmes circonstances, Heine n'eût certainement pas répondu autrement; car personne, plus que ce Juif infatué de lui-même, n'eût la conviction invétérée de son génie.

Sur le sens de ce génie il faut toutefois s'entendre. Juif de naissance, il ne pardonne pas qu'on le lui reproche. Allemand d'origine, il se fâche de se voir considéré comme tel. Doué pour la poésie, il passe du lyrisme romantique à la satire ironique. Or, lyrisme (*Buch der Lieder*) ou satire (*Romanzero*) ne sont pour lui qu'une occasion. Il y proteste contre l'injustice sociale qui condamne son génie à pourvoir à sa vie matérielle (p. 277). En d'autres termes, le génie de Heine a consisté à proclamer ce don du ciel, à le revendiquer contre ses négateurs et à vouloir leur faire payer l'usage qu'il en faisait contre eux. Si c'est cela qu'on appelle le génie, nous le répétons, personne n'en eût jamais autant que Heine!

Mais, à côté de ce poète génial,

il y avait en lui un théoricien social, un éternel protestataire contre la façon dont se comportent les choses de ce monde. En prophète, il a deviné les guerres que le malaise allemand susciterait en 1870 et 1914 (p. 174), les maux que le communisme préparait pour l'humanité (p. 225). Seulement, comme préventif contre l'esprit belliqueux de sa race et contre les menées du marxisme mondial, il n'a trouvé que les billevesées des Saint-Simoniens, du fouriérisme, du Père Enfantin et de Michel Chevalier! (p. 223) Des génies de cette taille, la terre en a déjà trop connus.

Espèce de paria, incapable de découvrir son assiette même dans son propre pays, Heine se promène de pays en pays, en Italie, en Angleterre, en France où il finit par mourir. Dans ce dernier pays, les fusées de son esprit lui procurent des amis: La Fayette, Chasles, Mignet, Thiers, de Vigny, Dumas, Gautier, Béranger. Ses théories sociales le mettent en relation avec Fichte, Marx, Lasalle. Ses goûts d'artiste le rapprochent de Paganini, de Bellini, de Berlioz et de Meyerbeer. Mais son pitoyable caractère les écarte presque tous. En Allemagne, on lui reproche d'exalter les Français aux dépens de ses compatriotes; en France, on l'accuse de faire contre elle le jeu de l'Allemagne. Drôle de génie que celui qui se met tout le monde à dos!

Triste génie surtout que celui où la volonté se fait la servante des passions les plus honteuses! Né a-

vant le mariage de ses parents, gangrené par la syphilis dès l'âge de seize ans, il passe de fille de rue en fille de ruisseau, d'actrice de bas étage à gonzesse de la haute jusque dans les bras de... Georges Sand! Il épouse la paysanne Mathilde Mirot seulement après quatre années de concubinage. Rivé à son lit de mort, paralysé, aveugle, presque sourd, il n'a qu'une ambition: satisfaire ses sens impuissants auprès d'on ne sait quelle Elise de Krinitz (p. 290). Et il meurt de la rage de ne pouvoir éprouver cette dernière satisfaction. Peu de récits soulèvent une pareille pourriture; aussi une âme qui se respecte doit-elle s'interdire à tout prix de se vautrer dans ce cloaque.

Et pourtant, il y a dans cette vie horrible au moins un aspect consolant: ce pourceau aima sa mère comme peu d'enfants aiment la leur. Il y a là une perle qu'on aimerait à cueillir s'il ne fallait pas pour cela plonger la main dans le plus écoeurant des bourbiers. Heine lui-même a échappé quelque part cette définition: "L'amour, c'est une étoile sur un fumier". Même pour s'approprier une étoile, on ne touche pas au fumier sans se salir!

Et dire que c'est une femme, et une Française, qui nous sert cet oeuf pourri! La France n'a-t-elle donc pas autre chose à nous faire respirer, dans la biographie de ses grands hommes, que le parfum de l'acide sulphydrique?

Emile CHARTIER, p.d.

Une encyclopédie sur fiches

Abonnez-vous à

MES FICHES

- * MES FICHES étudient tous les domaines de la connaissance humaine.
- * MES FICHES sont un précieux instrument de travail pour l'intellectuel, le professeur, l'étudiant, etc.

Prix de l'abonnement: \$1.50 par année

Fides, 25 est, rue Saint-Jacques, Montréal

Discours du Souverain Pontife à l'Union Internationale des Éditeurs

Le lundi 11 juin, les membres du XIV^e congrès international des éditeurs, tenu à Florence et à Rome du 4 au 11 juin, ont été reçus par le Saint-Père, qui leur adressa, en français, le discours suivant:

Votre visite, Messieurs, au terme du XIV^e Congrès de l'Union Internationale des Éditeurs, Nous offre l'occasion de saluer l'illustre association professionnelle, à laquelle vous appartenez, et d'exprimer une fois de plus l'intérêt que l'Eglise a toujours porté au livre.

N'est-elle pas elle-même gardienne et interprète d'un Livre unique, émouvant témoignage de l'amour de Dieu pour les hommes? Combien de merveilleux travaux n'ont pas suscité au cours des siècles l'édition, l'interprétation, l'illustration, proche ou lointaine, de la Bible! Nul d'entre vous, Messieurs, ne l'ignore; beaucoup même ont eu leur noble part dans cette collaboration internationale autour du Livre sacré; mais, d'une manière plus générale, l'Eglise a toujours considéré comme digne de louange quiconque permet aux hommes d'accéder à la vérité, à la beauté, à la bonté, à cet immense domaine ouvert par la munificence du Créateur à la liberté et au génie de l'homme, et les éditeurs de bons livres ont à cette oeuvre de lumière une part éminente.

Aussi bien avons-Nous remarqué avec intérêt que votre programme comportait une relation sur la littérature nocive et obscène. Le sujet, Nous le comprenons, a été abordé du point de vue professionnel et juridique, car la littérature éhontée constitue une concurrence malhonnête, à laquelle il importe d'opposer une barrière légale efficace et universelle; mais vous aimez, Nous le croyons, entendre les raisons qui Nous font souhaiter vivement la réalisation d'une action en ce sens.

Ces raisons sont tirées de l'importance même du livre et de la manière dont il agit sur les esprits.

Plus explicite et plus assimilable que l'oeuvre plastique, le livre constitue dans les civilisations modernes un des véhicules principaux de l'idée.

Avant même d'aller à l'école, le bambin regarde des livres d'images, dont le souvenir l'accompagnera parfois toute sa vie; on a raison d'accorder un grand intérêt aux premières influences subies par l'enfant, et celle du livre n'est pas la moindre. Plaise à Dieu que ses yeux clairs se fixent sur de belles images, que son imagination et sa mémoire se nourrissent de belles histoires, adaptées sans nialerie à la fraîcheur de son âme. Et plutôt que de lui offrir des fantaisies parfois saugrenues, pourquoi ne pas illustrer et commenter

pour lui quelques-uns des récits merveilleux de la Bible, ce trésor d'humanité et de poésie.

L'écolier se nourrira de manuels. C'est une des tranches de l'édition où l'on a déployé le plus de goût, de science et d'ingéniosité. Heureux enfants qui disposent dès leur jeune âge de livres bien composés, bien imprimés et bien illustrés. Pourvu toutefois que la vérité y soit en tout et toujours parfaitement respectée; respectée aussi la délicatesse de leur conscience et la portée de leur intelligence, selon la maxime bien connue: "Maxima debetur puero reverentia" (Juvénal, *Satires* 14, 47).

Lorsque les étudiants aborderont les textes dans leur intégrité, ils ne le feront pas sans choix ni sans guide car ils ne sont pas encore pleinement formés.

Les adultes eux-mêmes ne se croiront pas tout permis. Même si la foi ne leur faisait un devoir d'admettre l'intervention maternelle de l'Eglise en la matière, la loi naturelle leur interdirait de revivre, sans raison proportionnellement grave, les scènes de vice dont certains ouvrages font leurs tristes appas. L'acheteur éventuel se trouve souvent devant l'étalage comme devant une marchandise quelconque: il peut choisir au hasard, sur la foi du titre, sur la promesse de la manchette, de la collection, du nom de l'auteur, parfois du seul nom de l'éditeur, car il y a, grâce à Dieu des maisons où rien ne s'imprime, qui ne soit par le fait garanti et sûr; mais en général le lecteur ne sait pas les intentions de l'auteur. Et celui-ci, qu'il veuille plaire ou convertir, dispose d'un art subtil que son partenaire n'a pas toujours le moyen de reconnaître à temps, de juger ou de dominer. On ne peut en effet s'excuser en disant que le lecteur est libre: la partie, le plus souvent, n'est pas égale, surtout si le jeu de l'auteur n'est pas pleinement loyal. Il en est de certaine littérature comme des stupéfiants, contre le trafic desquels les peines les plus sévères sont à juste titre prévues par les lois: l'excitation dangereuse et factice qu'elle provoque, obnubile ou parfois même paralyse complètement les facultés supérieures, si bien qu'il en résulte un désordre permanent, un besoin artificiel de caractère passionnel, allant parfois jusqu'à une véritable aliénation.

S'il est des cas où, dans l'exercice de la médecine, l'emploi d'un remède dangereux est autorisé, ce ne saurait être que sous la responsabilité du médecin. Il en va de même pour les ouvrages qui ne sont pas destinés à tous, ou qui, pour tous, présentent des dangers,

avec cette différence toutefois que tout homme a une propension naturelle au mal, contre laquelle sa propre conscience lui fait un devoir de lutter sans cesse et de se tenir en garde. Et pour comprendre les conséquences intellectuelles et morales d'une simple lecture, il importe de tenir compte de la part de mystère qui entoure le cheminement et l'activité secrète des idées et des images dans l'âme. L'oubli apparent peut faire illusion; ce que l'esprit a une fois enregistré, demeure en lui comme un ferment de vie ou de mort, et peut constituer l'origine d'un goût nouveau pour les valeurs spirituelles, comme aussi le point de départ d'une corrosion intérieure et d'une lésion profonde.

Le respect du lecteur d'une part, celui de la vérité et de la morale de l'autre, font donc aux éditeurs un devoir grave de peser leur responsabilité, quand ils lancent dans le public, avec les moyens modernes de pression sur l'opinion, un ouvrage susceptible d'influencer les esprits. Il n'y a pas, en effet, que les chefs-d'oeuvre qui rayonnent; il y a tous ces ouvrages qui répondent aux désirs souvent inconnus ou inavoués de la foule. Un commerçant sans scrupule peut les exploiter; un homme d'honneur s'en gardera courageusement.

Il existe en revanche une oeuvre positive à entreprendre, et Nous savons que de saines et heureuses initiatives se trouvent couronnées de succès. Les éditeurs peuvent être à la source de mouvements sociaux, intellectuels, spirituels, et telle ou telle de ces "collections", si répandues à l'heure actuelle, se range comme une armée sur les rayons des devantures ou des bibliothèques, armée pacifique, armée qui cherche à servir les hommes, en face d'autres qui ne cherchent qu'à les exploiter et qui les déshonorent en définitive. La plus grande originalité d'un éditeur serait sans doute de trouver ce dont le public a le plus besoin dans le domaine du vrai, du beau et du bien, de découvrir et d'encourager les talents susceptibles de répondre à cet appel profond des âmes, et finalement de les satisfaire en leur présentant, sous la forme la plus attrayante et la plus solide, la nourriture spirituelle valable pour toujours. Tel doit être, Nous l'espérons, votre idéal, et parce que Nous sommes persuadés de la grande importance de votre action, Nous supplions le Seigneur tout-puissant de vous aider fortement à le réaliser. Et dans cette intention Nous vous accordons à vous tous ici présents, à vos familles et à ceux qui vous sont chers, Notre Bénédiction Apostolique.